

Amérique

LE DOSSIER

Les pionniers

LIRE PAGE 6

L'ÉVÈNEMENT

**Hommage à
Mr. Ellington**

LIRE PAGE 2

L'ENTRETIEN

Peter Sellars

LIRE PAGE 4



A L'AFFICHE
**Cap sur l'Afrique
du Sud**

LIRE PAGE 12

FORUM

**Où en est l'esprit
baroque ?**

LIRE PAGE 14



VOTRE CITÉ
**Musique
et multimédia**

LIRE PAGE 9

A L'AFFICHE
**L'univers des
expositions**

LIRE PAGE 11



Duke Ellington ou

Le premier concert du cycle Amérique se devait de rendre hommage à celui que ses émules appellent respectueusement Mister Ellington pour avoir donné au jazz ses lettres de noblesse. Ce sont les « faces cachées » du maître que David Murray et James Newton sont allés dénicher pour deux concerts de musique inédite.



L'orchestre de Duke Ellington (ci-dessus), le Duke en compagnie de son alter ego Billy Strayhorn, en 1950 (ci-contre).



La mémoire vive. C'est ce qui définit cinquante ans d'opus d'Ellington ; ces *Works of Duke*, ou comme on dit *Les Travaux d'Hercule*. Plus qu'une démarche artistique constante, cohérente, il s'agit d'une "attitude" de créateur. Presque une façon de respirer la musique. Car tout encourageait Edward Kennedy Ellington (1899-1974), adoubé Duc pour l'aristocratique port de tête de sa musique et le sang "blue" qui coule dans ses pupitres, à se glisser dans ses

pantoufles. Une œuvre marquée très tôt par des succès que la plupart de ses confrères se seraient contentés de réciter à l'identique. D'autant que les versions d'origine de *Solitude*, *Mood Indigo* et autres *Prelude To A Kiss* étaient plutôt taillées dans le marbre des versions d'anthologie. Seulement voilà... Pour Duke Ellington, une composition ne s'est jamais épuisée dans "un" arrangement, aussi parfait soit-il. Parce que cet arrangement, cette orchestration, ne se justifient qu'en regard de la personnalité des musiciens de l'orchestre à un moment don-

né. Pour bien comprendre la dimension de la saga ellingtonienne, il faut bien avoir à l'esprit que pour Duke le terme "composition" est une maison à double entrée : d'un côté les compositions écrites pour l'orchestre, de l'autre le choix des musiciens qui "composent" l'orchestre. Deux acceptions inséparables et aussi déterminantes l'une que l'autre. Et l'évolution de la physiologie du big band, suite à des départs, des recrues, des retrouvailles, le conduira à remettre dix fois, vingt fois ses compositions sur l'ouvrage : dans le bus, entre deux villes-étapes, à

l'hôtel, en avion... Sans cesser évidemment de "produire" de nouvelles pièces, simples compositions ou suites ambitieuses. Duke Ellington a constamment bâti son futur immédiat à partir d'une mémoire en mouvement, jamais en repos.

Fidèlement libres

Un quart de siècle après la disparition du "maître", l'œuvre d'Ellington est ainsi plus que jamais d'actualité. Résolument exemplaire dans cette trajectoire tendue vers l'avant, au moment où une génération de musiciens afro-américains se pique, sous

couvert d'hommages divers et avariés, de restauration, au sens tristement historique du terme. Autrement dit, de restitution à l'identique, sous prétexte d'authenticité. Ce qui est au mieux un ravalement, au pire une illusion fondamentale. Un contresens à l'histoire du jazz transgressant périodiquement ses codes pour foncer dans l'aventure et une trahison du message ellingtonien de l'évolution permanente. C'est pourquoi l'initiative des quadras David Murray et James Newton (42 et 44 ans) sonne comme un opportun rappel au désordre. Et un joli

le mouvement perpétuel



James Newton (à gauche) et David Murray (à droite) ont voulu révéler les faces cachées de Duke Ellington.

pied de nez d'une institution française (la cité de la musique) à la seule institution américaine qui soit ouverte au jazz (le Lincoln Center à New York). Comment procèdent-ils ? D'abord en portant ce projet au plus profond d'eux-mêmes. « Depuis que nous avons commencé à jouer ensemble en 1974, la musique d'Ellington a été le principal sujet de discussion entre nous » confie le flûtiste, arrangeur et compositeur James Newton. « Duke était un maître de musique, un homme de scène et un chef d'orchestre d'une dimension exceptionnelle, renchérit le saxophoniste. James et moi avons envie de mettre en lumière toute une partie cachée de l'œuvre ellingtonienne. Et au passage de rendre justice à l'immense influence que Billy Strayhorn eut sur Ellington, en tant que compositeur et arrangeur. Comme leur façon de travailler ensemble. Nous avons effectué des recherches au Smithsonian Institute de Washington et sommes tombés sur des partitions incroyables. Par exemple quelques mesures — quatre ou huit la plupart du temps — de la main d'Ellington avec des indications d'accord, des flèches et des signes pour la direction d'orchestre ; suivies par l'écriture de Billy Strayhorn décodant ces brèves indica-

tions en notation limpide, traduisant les intuitions géniales de Duke sur seize mesures ; avant de laisser à nouveau la main d'Ellington poursuivre la composition... Et ainsi de suite. » David Murray et James Newton, forts de vingt ans de complicité, se sont inspirés de ce mode de collaboration idéalement intuitif, de ce processus créatif bicéphale entre Ellington et son alter ego Strayhorn. Plus jeune que le Duke, Billy Strayhorn (né en 1915) lui fut ainsi associé, un miroir dans l'ombre, de 1939 à sa mort en 1967. Livrant au passage quelques-unes des plus suavement sensuelles compositions de l'univers ellingtonien : *Lush Life*, *Chelsea Bridge*, *Passion Flower*... y compris la signature ducale par excellence que représente *Take The A Train*.

Tandem et big band

La répartition des rôles est parfaitement naturelle entre Murray et Newton. Au premier le travail sur les cuivres et les saxophones, qu'il a largement expérimenté dans ses quartette, octette et big band ; au second, qui vient d'achever un opéra, le soin de prolonger l'écriture de Strayhorn et Ellington sur la quarantaine de cordes du Nouvel Ensemble Instrumental du Conservatoire (NEIC). Le choix

du répertoire étant dicté par leur désir commun de mettre en valeur des perles rares. Par une extension, un prolongement. Absolument pas par une simple restitution. Ainsi de *Chelsea Bridge* que Ben Webster enregistra avec un quatuor à cordes arrangé par Strayhorn et étendu par James Newton à la dimension du NEIC. Ou bien de ce rarissime arrangement pour big band de *Blood Count* pour lequel Newton, lui-même soliste

à la flûte, ajoute une partie de cordes. Ou encore de la consécration de « Such Sweet Thunder », la suite sublime et très méconnue que le Duke écrivit en 1957 pour le festival shakespearien de Stratford, au Canada. Autres occasions de se lécher les babines par avance, les arrangements pour big band et cordes des morceaux enregistrés par Ellington en trio dans « Money Jungle » ou de ce *Blue Piano* écrit pour le producteur Bob Thiele et que



Compositeur et chef d'orchestre, Ellington était aussi un pianiste novateur, dont se souviendront Thelonious Monk et Cecil Taylor.

le Duke n'enregistra jamais. Mais au-delà des choix de répertoire, c'est aussi par la distribution des pupitres du big band, le choix des musiciens, que le « couple » Murray-Newton illustre la leçon du Duke. « Parce que l'approche de l'interprétation est aussi importante que le choix des compositions, précise James Newton... Il nous fallait, comme Ellington avait su les réunir, des solistes phénoménaux. Uniques. Avec une forte personnalité tant dans le son individuel que dans la dimension d'improvisateur. Des individualités. Impossible de ressusciter Paul Gonsalves, Ray Nance ou Cootie Williams... Alors nous avons pris George Lewis, John Hicks, Arthur Blythe et tous les autres (1) pour ce qu'ils sont aujourd'hui. Eux-mêmes. C'est cela qui nous semble être la vraie fidélité à Duke et à Strayhorn. »

Alex Dutilleul

(1) Hugh Ragin, Bobby Bradford, Olu Dara, Ravi Best (trompettes) ; Craig Harris, Ray Anderson, George Lewis, Gary Valente (trombones) ; James Spaulding, Arthur Blythe, Ricky Ford, David Murray, John Purcell, Hamiet Bluiett, Charles Owens (saxophones, clarinettes, flûtes) ; John Hicks (piano) ; Ray Drummond (contrebasse) ; Billy Hart (batterie) ; solistes : Carmen Bradford (voix), John Blake (violon), James Newton (flûte).

Le 7 novembre à 20h, Autopsie d'un meurtre (film d'Otto Preminger) ; les 7 et 8 à 20h, inédits de Duke Ellington et Billy Strayhorn avec big band américain et le Nouvel Ensemble Instrumental du Conservatoire (direction James Newton) ; le 8 à 16h30 et le 9 à 15h, Linda Sharrock, Eric Watson ; le 9 à 16h30, McCoy Tyner Trio.